

Zeitschrift: NIKE-Bulletin
Herausgeber: Nationale Informationsstelle für Kulturgüter-Erhaltung
Band: 9 (1994)
Heft: 4: Gazette

Rubrik: Organisations

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ORGANISATIONS

Les musées suisses sur l'autoroute électronique

La Banque de données des biens culturels suisses (BDBS) a démarré son exploitation expérimentale

Le 11 novembre 1994, la Banque de données des biens culturels suisses (BDBS) a démarré son exploitation expérimentale avec une banque de données Online répertoire les objets d'art plastique des musées et des collections suisses.

Un nouveau média

Le système d'information de la BDBS est basé sur un concept tout à fait nouveau. L'utilisation du système est toute simple dans la mesure où on a accès à un serveur WWW. L'utilisateur est cependant confronté à de nombreux outils et concepts nouveaux que l'on connaît à peine en dehors de la communauté des utilisateurs de WWW qui communiquent bien entendu entre eux sur WWW.

World Wide Web (WWW), connu parmi les utilisateurs sous sa forme abrégée 'le Web' est un nouveau service d'Internet et représente un média d'un type tout à fait nouveau. Sa conception remonte à à peine trois ans. Au début des années 90, un petit groupe de chercheurs du CERN à Genève a commencé à utiliser les possibilités de SGML (voir Gazette NIKE 2/94, page 16) pour les systèmes d'information Online. Un langage a été mis au point à partir du SGML Norme ISO qui sous la dénomination Hypertext Meta Language (HTML) s'est imposé dans la terminologie informatique. Ce nouveau langage permet de constituer des banques de données normalisées qui peuvent être exploitées à partir de chaque logiciel d'interrogation pouvant lire HTML.

Pour des raisons financières (il paraît que 50'000 francs manquaient), le CERN n'a pas pu continuer ce projet. Les travaux ont été poursuivis par le Center of Super Computing Applications (NCSA) dans l'Illinois aux Etats-Unis qui, en quelques mois, ont abouti à la mise sur le marché d'un produit prêt à être utilisé. Le NCSA a également mis au point un serveur de banque de données HTML ainsi que le logiciel d'interrogation MOSAIC adaptable à tous les systèmes informatiques courants. La National Science Foundation (NSF), Etats-Unis, qui a financé ces travaux a décidé de céder gratuitement ces produits à Internet.

En l'espace de quelques mois on a vu dans le monde entier se créer plus de 100'000 serveurs Web qui proposent des données normalisées HTML. Plusieurs millions d'utilisateurs d'Internet disposaient fin 1991 de MOSAIC ou d'un des nombreux produits concurrents apparus sur le marché depuis. A partir de 1995 des logiciels correspondants feront partie de l'équipement de base de la plupart des systèmes de fonctionnement.

L'importance de ce nouveau média pour les musées et les centres de documentation sur les biens culturels est devenu évident lorsque le vice-président des Etats-Unis, Al Gore, et le vice-président d'Internet, A. M. Rutkowski, ont fait leur apparition à l'occasion du congrès annuel 1994 du Museum Computer Network (MCN) et du Comité International pour la Documentation (CIDOC). Les représentants spécialistes de la documentation des biens culturels plutôt habitués à vivre dans l'ombre une existence dépendant de la politique de la recherche et des médias, se sont ainsi soudain retrouvés sous les feux des projecteurs, au centre des discussions sur l'autoroute électronique. La conquête des musées et des services de documentation par l'initiateur de ce gigantesque projet de communication n'est pas désintéressée. L'industrie qui s'est développée autour de ces autoroutes électroniques est intéressée à obtenir le maximum de données intéressantes et les musées qui comptent plusieurs milliers – aux Etats-Unis même plusieurs millions – de visiteurs par an disposent de ressources presque inépuisables d'informations (textes, images, sons, vidéos) qui rendent ce nouveau média intéressant pour l'utilisateur.

Publication et communication sur le Web

Le premier catalogue d'exposition conçu grâce à cette nouvelle technologie a été élaboré en novembre 1993 par Christie Stephenson à l'University of Virginia Library. Ce projet a vu le jour pour des raisons très pragmatiques. Au cours de l'été 1993, l'University of Virginia a organisé une exposition sur l'art africain qui, bien que de petite taille, a connu un vif succès. Le catalogue de l'exposition a rapidement été épuisé. Même une fois l'exposition terminée, des commandes de catalogues ou de photocopies ne cessaient de parvenir à la bibliothèque de l'université, parfois même de l'étranger. Grâce à des relations étroites avec l'équipe à l'origine du Web, Christie Stephenson a eu la possibilité de traduire le texte en HTML, de transposer les images en données numériques et de proposer le catalogue sur serveur Web. Le catalogue peut ainsi être consulté dans le monde entier par toute personne possédant un accès à Internet. Des extraits du catalogue peuvent être copiés par l'utilisateur sur son ordinateur et si besoin imprimés par une imprimante à laser.

Les possibilités de ce nouveau média ne s'arrêtent pas là. Les recherches d'informations dans le catalogue s'effectuent

grâce à des mots en relief ou des symboles qui permettent de feuilleter le catalogue sur l'écran. Le lien entre les éléments rassemblés dans le catalogue appelé 'Hyperlink' peut four-nir à l'utilisateur des informations qui ne sont pas contenues dans la publication. C'est ainsi que par une référence ou une dénomination dans le document électronique, on accède à la source d'information proprement dite que ce soit un autre catalogue électronique ou la banque de données d'un musée. Le Web se compose donc de millions, peut-être même déjà de milliards de pages d'écran qui sont reliées à des centaines de milliers d'ordinateurs dans le monde entier. Il est donc aisé grâce à cette technologie de permettre non seulement la communication entre les sources d'information mais également entre les utilisateurs d'informations et leurs auteurs. C'est ainsi que l'on peut au moyen de l'écran, par le courrier électronique, entrer en contact avec chaque auteur, donner son opinion et obtenir des informations complémentaires.

Les scientifiques et les ingénieurs utilisent déjà depuis longtemps quotidiennement Internet. Les spécialistes des sciences humaines doivent surmonter les obstacles que constituent certaines insuffisances fâcheuses comme les signes diacritiques limités sans références particulières et de nombreuses perfidies techniques. SGML permet dorénavant l'utilisation de signes diacritiques normalisés. MO-SAIC est très facile à utiliser et peut, en plus des textes et des images, également traiter le son et les données vidéo.

La prépondérance de la culture anglo-américaine

La combinaison de toutes ces possibilités confère au Web une valeur pratique d'utilisation tout à fait convaincante. En l'espace de quelques mois, en plus des nombreuses applications souvent plutôt ludiques, plusieurs milliers de projets scientifiques de recherche communs à divers instituts de recherche se déroulent sur Web dans le monde entier.

Les répertoires élaborés à différentes universités, généralement américaines, sur les sources d'information que l'on retrouve sous la rubrique 'Arts and Humanities' sur Internet comprennent jusqu'à présent essentiellement des archives (textes) et des revues électroniques auxquelles s'ajoutent les nouvelles parutions et les rapports de congrès. Les arguments les plus importants en faveur de ce nouveau média sont les coûts minimes de publication (en règle générale la publication sur le serveur Web d'une université est gratuite) et le possibilité de pouvoir proposer directement des informations actuelles. Par ailleurs, grâce à Internet, les informations sont dans le monde entier à la disposition de tous les scientifiques qui ont accès à un réseau informatique universitaire.

Le Web est particulièrement très utilisé dans les domaines spécialisés bien organisés au niveau international comme l'égyptologie, l'archéologie classique, la philologie et l'histoire

ORGANISATIONS

et la culture médiévales. Il devrait être bientôt indispensable en archéologie préhistorique (en relation avec l'anthropologie et l'anthropozoologie) et en histoire de l'art.

La situation désormais monopolistique de la National Science Foundation (NSF) et la position forte des universités américaines ne sont pas sans poser des problèmes. C'est un fait, Internet est dominé dans une très large mesure par la culture anglo-américaine. La plupart des sources européennes d'information se limitent à l'utilisation de l'anglais. A cela s'ajoute qu'une majorité de pays européens ne possède jusqu'à présent que des réseaux de données aux prestations plutôt faibles. La même quantité de données qui n'a besoin que de quelques secondes pour parvenir de Californie à Berne n'est souvent disponible sur un ordinateur universitaire en Allemagne ou en France qu'après quelques minutes.

Même en développant l'infrastructure technique, l'Europe n'est plus à même de rattrapper le retard. Il s'agit donc plutôt de tout mettre en oeuvre pour disposer rapidement des données compétitives dans le domaine des sciences humaines. La politique actuelle menée dans le domaine de la recherche semble – du moins en Suisse – vouloir placer ses priorités ailleurs. D'une manière générale les nouveaux projets d'inventaire n'ont aucune chance d'être pris au sérieux. La mise à jour des données déjà existantes et des sources d'information doit, si elle est encore possible, se faire dans des conditions extrêmement difficiles.

Le rôle de la BDBS

La percée rapide de ce nouveau média a des conséquences de grande portée dans le domaine de l'information sur les biens culturels. Grâce au Web, on dispose actuellement au niveau de l'information (textes et images) d'un média disponible dans le monde entier qui correspond tout à fait aux besoins dans le domaine de la documentation des biens culturels et qui remplacera bientôt les systèmes expérimentaux utilisés jusqu'à présent. Le CD-ROM sera dorénavant seulement utilisé pour la vulgarisation de l'information sur le marché ouvert au grand public, pour le stockage des données à long terme ou pour la publication d'images à haute définition.

La BDBS a décidé en 1994 de proposer sa banque de données sur Web sur la base des premières expériences faites aux Etats-Unis avec des projets semblables. Cette décision a nécessité d'abandonner les projets élaborés auparavant prévoyant la création d'un système d'information en circuit fermé pour les musées et les centres de documenta-

ORGANISATIONS

tion suisses qui dorénavant n'ont plus besoin de se raccorder à un système technique spécifique mais simplement à Internet. Puisque les données des réseaux suisses des bibliothèques sont également disponibles sur Internet, les musées suisses et les centres de documentation vont bientôt par l'intermédiaire de ces réseaux être reliés entre eux par le réseau international de recherche.

le nouveau concept de la BDBS est aussi simple que convaincant. La BDBS dispose dans sa banque de données d'un inventaire des biens culturels qui a été élaboré scientifiquement dans les musées et les centres de documentation suisses. L'inventaire comprend des informations de base qui permettent une identification et une documentation des objets. Chaque fois que possible les textes sont complétés par des images. Lorsque l'on a trouvé l'objet recherché, on est, grâce à Internet, automatiquement mis en relation avec le service de documentation du musée en question. Chaque musée est libre de décider s'il permet l'accès public à sa propre banque de données par Internet ou si le contact doit se faire, par exemple, par une personne qui peut être consultée par téléphone. Les échanges ultérieurs d'informations s'effectuent directement sans passer par la BDBS dont la tâche se limite à la gestion de l'inventaire commun.

Premières réactions

Les premières réactions à ce nouveau concept sont tout à fait positives. Dans le cadre d'une exploitation expérimentale, quatre importants musées suisses ont mis leurs données sur les objets d'art plastique à disposition jusqu'au 30 avril 1995. La banque de données-tests en service jusqu'à la fin 1994 comprend 2'000 objets et sera élargie à 20'000 objets en 1995.

Au cours des dernières années, on s'est souvent posé la question de savoir quel public était visé par une telle offre d'information. Les expériences faites en Suisse et aux États-Unis confirment que le visiteur 'électronique' de musée est aussi difficile à définir que celui qui se rend physiquement dans une collection ou à une exposition. Grâce à un inventaire d'oeuvres d'art proposé sur le service d'information 'America Online', les Archives of American Art (Washington) ont pu constater que le scientifique comme le profane se sert de ce nouveau média. Etant donné que le courrier électronique permet les demandes et les compléments d'information, on assiste à des discours intéressants et enrichissants entre les spécialistes des oeuvres d'art et le grand public. Comme l'a précisé le responsable du projet à l'occasion de la conférence du CIDOC en août dernier à

Washington, le niveau des connaissances et l'intérêt du public Online ont été sous-estimés au début. La BDBS peut d'ores et déjà, après quelques jours seulement de fonctionnement expérimental, confirmer cette remarque.

Le système d'information de la BDBS est atteignable à l'adresse Internet suivante: <http://info.dsk.ch>. Pour toutes les personnes intéressées qui n'ont pas encore accès à Internet ou à Web, la BDBS a préparé une documentation d'introduction qui peut être obtenue gratuitement en allemand, français ou italien à la BDBS à Berne (Tél. 031 302 55 44, Fax 031 302 44 78).

David Meili

Multimédia en Suisse

Quelques informations pour personnes intéressées

Multimédia: un concept actuel

Depuis quelques années, il existe des possibilités de mettre en mémoire des images (images fixes, images animées, images produites par ordinateurs, animations, graphiques) ainsi que des textes et des sons (langage, musique) sur des vidéodisques de différentes dimensions qui peuvent être lus grâce à des dispositifs de lecture optique (technique laser). La technique appliquée est analogique pour les images et généralement numérique pour le son.

Ces systèmes ont aujourd'hui un large champ d'application dans le domaine de la formation professionnelle et de la formation continue, du marketing (point of sale) ainsi que dans d'autres secteurs spécifiques comme l'industrie, le commerce et les entreprises de services. La technique a sans cesse été améliorée et offre de nos jours de bonnes possibilités d'application.

Multimédia – un marché aux gigantesques possibilités de croissance

Ce que le public apprécie dans un disque compact courant de musique, c'est la grande qualité de la reproduction et l'absence de tout bruit de fond. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les disques compacts se vendent aujourd'hui par millions et ont pour ainsi dire remplacé les disques traditionnels de musique à 45 ou 33 tours/minute dans les rayons des magasins. Dans le domaine de l'enregistrement de l'image et de la mise en mémoire, la technique numérique connaît un grand succès et remplace de plus en plus la technique analogique car elle offre de nouveaux critères de qualité et d'application.

Dans le monde de l'informatique, il existe déjà de nombreuses solutions techniques pour l'utilisation multimédia et interactive des informations mises en mémoire. Les techniques varient de l'utilisation des ordinateurs personnels avec disque dur jusqu'à l'utilisation de cartes graphiques à haute définition ou de cartes son/language (speech card), etc., et l'utilisation du CD-ROM (= Compact-Disc read only memory). Il est intéressant de noter qu'en Suisse plus de 50 % des ordinateurs vendus sont équipés d'un processeur CD-ROM.

Dans le monde de la télévision, le CD-I (Compact Disc Interactive) s'impose actuellement de plus en plus. Il a été conçu par PHILIPS (inventeur de l'Audio Compact Disc) en collaboration avec SONY et MATSUSHITA. CD-I est une norme mondiale (Green Book), c'est-à-dire que tous les CD-I produits dans le monde entier peuvent être utilisés dans les appareils de lecture de n'importe quelle marque. Pour utiliser un CD-I, il n'est pas nécessaire de disposer d'un ordinateur ni d'appareils supplémentaires particuliers comme c'est le cas pour les cartes graphiques. La lecture se fait à partir d'un lecteur de CD particulier que l'on peut d'ores et déjà acheter à des prix accessibles.

Contrairement aux médias linéaires (passifs) comme le cinéma et la télévision (pour lesquels l'interactivité se limite à changer de chaîne ou à allumer et éteindre l'appareil), Multimédia permet aux utilisateurs une application spécifique et la possibilité d'établir un dialogue avec les programmes en se déplaçant librement au sein des matières grâce aux 'menus' à disposition et au moyen d'un système de navigation intégré à cet effet. Rien ne s'oppose donc en principe à une introduction et une application de Multimédia à une large échelle dans la mesure où, au niveau des logiciels, des programmes à la fois nombreux, intéressants et captivants de bonne qualité sont proposés.

Multimédia – une concurrence pour les autres médias?

Multimédia ne remplacera ni le cinéma ni la télévision traditionnelle et ne représente pas de concurrence pour les produits imprimés classiques comme les livres, les revues et les journaux. Multimédia est un nouveau média électronique d'une haute qualité technique qui permet l'utilisation simultanée d'images fixes, d'images animées, de graphiques, d'animations électroniques en deux ou trois dimensions (dessins animés), de tableaux, de textes, de commentaires parlés, de musique (qualité stéréo à haute fidélité) et d'effets spéciaux. Les années 95 à 99 vont offrir dans le monde multimédia et dans les secteurs les plus divers de nouvelles possibilités d'utilisation intéressantes comme par exemple les jeux, l'éducation préscolaire, la formation professionnelle, la formation continue, la documentation, la diffusion du savoir et de la science de même que l'élaboration de banques de données complexes.

ORGANISATIONS

Multimédia – où se situe la Suisse?

La Suisse doit se préparer à encourager les futures nouvelles formes médiatiques et à les exploiter de manière adaptée, intelligente et utile. MEDIARAMA s'est fixé comme objectif d'encourager ce projet.

MEDIARAMA est un concept qui a été créé en 1988 en Suisse. Le projet initial remonte aux années 1986/87, époque à laquelle quelques cercles intéressés par les applications multimédias et interactives avaient décidé de créer une version suisse du projet anglais DOMESDAY. DOMESDAY est une compilation de vidéos, d'images, de graphiques et de données sur la Grande-Bretagne sur deux vidéodisques Laservision financée par la BBC.

La Société suisse de radiodiffusion et télévision (SSR) a décidé en 1988 de cofinancer l'élaboration du projet suisse correspondant et a, à cet effet, créé un groupe de travail. L'idée de base prévoyait la création d'une compilation électronique de données sur la Suisse qui aurait pu être disponible en 1991 dans le cadre de la célébration du 700^{ème} anniversaire de la Confédération. Le groupe de travail a essayé en 1988 de mettre au point un projet prévoyant la création d'une encyclopédie électronique de grande envergure sur vidéodisques Laservision et d'en assurer le financement. Lorsqu'en 1988, l'arrivée du CD-I a été connue, le projet initial a été révisé afin d'y intégrer la technique numérique car les supports modernes de mémoire (disques compacts) permettent une application numérique ainsi qu'un niveau plus élevé sur le plan interactif et multimédia-tique.

Compte tenu des nouvelles possibilités d'application numériques et multimédias, la norme mondiale CD-I représente une solution particulièrement intéressante pour les objectifs de MEDIARAMA parce qu'il s'agit d'un concept adaptable au monde technique suisse. En d'autres mots, l'application CD-I nécessite simplement un lecteur de CD peu coûteux de la génération CD-I ainsi qu'un téléviseur classique. Les autres solutions multimédias et interactives (CD-ROM, DVI par exemple) obligent l'utilisateur à acquérir un appareillage adéquat (coûteux) et à disposer des connaissances nécessaires à son fonctionnement ce qui, au cours des prochaines années, ne devrait d'ailleurs plus être un problème insurmontable.

Depuis avril 1990, il existe à Berne une société, MEDIARAMA SA, qui s'occupe de la conception et de la production des projets sur CD-I en Suisse. Le coût de production d'un CD-I a entretemps énormément baissé grâce aux progrès techniques surtout dans le domaine des systèmes

ORGANISATIONS

d'auteur nécessaires. Lorsqu'il s'agit d'une interactivité moyenne et d'un scénario pas trop complexe, il faut compter aujourd'hui Fr. 400'000.-- pour les frais de production d'un CD-I. Ne sont pas compris dans ces frais, ni le coût de la mise à disposition du matériel de base (textes, diapositives, photos, graphiques, etc.) ni les éventuels coûts de cession de droits.

Dans le domaine de la culture tout spécialement, il existe diverses possibilités de produire des logiciels adéquats en faisant appel à la technique interactive et multimédia et de les proposer aux cercles intéressés. Tout porte à croire que dans le domaine de la protection des biens culturels, l'intérêt est grand à ce niveau, par exemple pour la centralisation de tous les biens culturels suisses, leur archivage ou leur présentation sur un CD-I. De cette manière l'utilisateur d'un CD-I aurait non seulement la possibilité de trouver rapidement, grâce aux données en mémoire, le bien culturel protégé l'intéressant mais encore d'en faire apparaître l'image sur l'écran de son téléviseur.

MEDIARAMA SA a, au cours des 18 derniers mois, conçu et produit un projet appelé SWISS-CLICK dont voici une brève description.

Le projet SWISS-CLICK

Vers juin 1992, la Commission de la coordination pour la présence de la Suisse à l'étranger a demandé à MEDIARAMA SA s'il lui était possible, en tant qu'entreprise générale, de produire un projet sur CD-I qui serait une présentation multimédia et interactive de la Suisse. Ce produit devait essentiellement permettre à la Commission de coordination pour la présence de la Suisse à l'étranger de présenter la Suisse à l'étranger (ambassades, chambres de commerce, expositions mondiales, etc.) et donc d'attirer d'une nouvelle manière et sous une nouvelle forme l'intérêt de l'étranger pour la Suisse. Au printemps 1993, des contrats dans ce sens ont été signés entre MEDIARAMA SA et la Confédération et le travail de réalisation et de production a ainsi pu commencer.

Description du projet

Ce projet veut présenter au monde un voyage électronique et interactif à travers la plus ancienne démocratie alpine. Le CD-I SWISS-CLICK comprend 1'400 photographies en couleur, 20 minutes de film, 500 notes et 80 possibilités interactives de choix. Ces différents éléments constituent la route d'un voyage virtuel permettant de découvrir les nom-

breuses facettes de la Suisse. Le CD-I est proposé en quatre langues: allemand, français, anglais et espagnol. Grâce à ce choix de langues, une grande partie de la population mondiale sera en mesure d'utiliser ce produit et pourra ainsi connaître la Suisse d'une manière peut-être encore inhabituelle aujourd'hui mais qui représente un nouveau défi tout spécialement pour les jeunes générations. Grâce à ce projet, l'utilisateur aura la possibilité d'approfondir sa connaissance d'un pays qu'il connaît ou qu'il pense connaître dans les domaines les plus divers comme la culture, l'économie, l'histoire, la politique, la géographie, la société et la vie quotidienne de la population, les espaces libres.

Organisation du projet

Editeur: Commission de coopération pour la présence de la Suisse à l'étranger (DFA) et MEDIARAMA SA, Berne, avec la collaboration de la Société suisse de radiodiffusion et télévision (SSR), de l'Office national suisse du tourisme (ONST) et de Philips SA. Concept de base et rédaction: Jacques Matthey-Doret. Producteur: Interactive Media SA, Lugano.

Andreas Kägi

La Rudolf Wolf-Gesellschaft à Zurich

Le célèbre astronome suisse et premier professeur d'astronomie à l'Ecole polytechnique fédérale à Zurich, Rudolf Wolf (1916 - 1893) a été le pionnier de la recherche sur les tâches solaires. En 1864 il fonda le premier observatoire (à cet époque fédéral) à l'EPF construit par Gottfried Semper qui est aujourd'hui un monument classé. C'est dans cet observatoire que R. Wolf a commencé ses travaux d'observation du soleil qui ont été continués par ses successeurs et sont aujourd'hui encore poursuivis par observations effectuées à partir du télescope original lui ayant appartenu. Ces statistiques sur les tâches solaires sont avec la série de dessins des tâches solaires commencée en 1883 les plus anciennes de leur genre. C'est pour cette raison qu'elles ont non seulement un caractère scientifique mais également une importance historique et, d'une manière générale, culturelle. En 1979 l'observation des tâches solaires a été rayée du programme de recherche de l'EPF mais la mission permettant la poursuite des travaux a été confiée à l'Office fédéral des troupes de transmission (OFTT) qui utilise ces observations et les pronostics sur l'activité solaire qui en découlent pour assurer la planification de la fréquence ondes courtes indépendante de tout système étranger. Compte tenu de l'évolution des nouvelles technologies de transmission, la mission de l'OFTT va selon toute vraisemblance se terminer dans un proche avenir.

C'est pour cette raison que la Rudolf Wolf-Gesellschaft (RWG) a été fondée en 1992 à Zurich. Elle a pour objectif de créer une institution indépendante capable de poursuivre à l'observatoire de l'EPF cette tradition unique de l'observation des tâches solaires connue bien au-delà de nos frontières et ainsi d'assurer la continuité des travaux de l'OFTT. Comme la conservation des monuments historiques s'engage pour la conservation de la valeur architecturale et de la substance bâtie, la RWG aimerait s'engager pour la conservation de la valeur idéologique de cet observatoire afin de transmettre dans son intégralité à la postérité ce bien culturel créé par Rudolf Wolf.

Une telle institution a pour première priorité d'assurer la poursuite des statistiques sur les observations des tâches solaires de grande valeur scientifique à l'aide des instruments de l'observatoire de l'EPF, leur évaluation et leur publication telle qu'elle a été effectuée jusqu'à présent. A cela s'ajoute la détermination quotidienne du chiffre relatif des tâches solaires au moyen du télescope original de R. Wolf (depuis 1855) et la poursuite des dessins des tâches solaires sur l'écran de projection du réfracteur Zeiss-Coudé (depuis 1888 plus de 29'000 dessins). Cette institution s'est fixée comme seconde priorité un domaine d'activité plus étendu qui consiste à classer, évaluer et exploiter utilement les archives de l'ancien observatoire fédéral. Ces archives volumineuses comprenant des instruments d'observation, des registres d'observation, des dessins des tâches solaires, des manuscrits et des publications ont été stockées telles quelles dans la collection consacrée aux sciences historiques de la bibliothèque de l'EPF et sont en partie en mauvais état et menacées de disparition. Leur classement est aussi urgent que l'enregistrement électronique de dessins des tâches solaires et des registres d'observations afin de pouvoir conserver à long terme ces documents originaux qui sont d'une grande valeur pour les futurs travaux sur le cycle des tâches solaires.

Les objectifs de ce futur Institut Rudolf-Wolf résultent de l'obligation de sauvegarder la grande tradition zurichoise de l'observation du soleil. Ils doivent permettre aux scientifiques d'accéder à tous les documents sur les variations de l'activité solaire qui ont été relevées à Zurich pendant plus de quatre générations avec le plus grand soin et une conscience professionnelle irréprochable. Ces objectifs correspondent à une série de résolutions de l'Union internationale d'astronomie qui recommandent aux instances compétentes de poursuivre les statistiques sur l'observation des tâches solaires réalisées pendant de nombreuses années, spécialement celles qui sont effectuées à l'aide d'anciens instruments historiques, de conserver et de classer les archives.

Hans Ulrich Keller

ORGANISATIONS
